

Nous nous souvenons tous des déclarations de notre sénateur chargé des ports à la Région, Robert Navarro, qui en septembre 2011, reprenant le projet de Georges Frêche, déclarait avec des accents prophétiques : « *C'est sûr, en 2015, Montpellier aura son port.* » Aux oubliettes, ce projet visionnaire !

Heureusement car un port coûte cher, il n'y a qu'à voir le port de Lattes sans activité. Port-Marianne serait devenu une cuvette puante où les bateaux pourrissent sur place.

Pas de port, mais un quartier, Port-Marianne est devenu un chantier immense, « *l'un des plus grands de France* », « *une ville dans la ville* », dicit *20 Minutes*, « *qui doit accueillir 40 000 habitants* ». Depuis plusieurs années, un immense bric-à-brac de grues, baraques de chantier, poteaux électriques, bulldozers. Résultat évident : un paysage bouleversé et bétonné. Pas de port avec ses 300 voiliers prévus, mais un bassin Jacques-Cœur riquiqui, des roseaux, un télési, wakeboard, et le FISE... Des ersatz pour essayer d'oublier, en le maquillant, le rutilant projet initial.

Pas de port, mais un quartier hype face au cube de la mairie, quartier honoré par *le New York Times* en 2012, avec des enseignes « chichissimes » comme RBC, une galerie d'art, des constructions intellectualisées comme le Nuage de Starck, quelques restos branchés, son miroir d'eau (1,1 M€), les statues Tolérance à 450 000 € posées dans un bassin de rétention d'eau...

Pas de port, mais aussi la souffrance au quotidien au travers de témoignages d'habitants qui ont cru dans un quartier vendu très cher par l'alliance sacrée des promoteurs et de la SERM, mais qui ne s'y retrouvent plus. Les pieds dans la boue, Port-Marianne a le blues.

Témoignages.

(suite page 5)

**A**nge Fernandez, 49 ans, est un grand gaillard, ex-deuxième ligne de rugby, dirigeant de l'Association des jeunes de Montpellier MHRC, propriétaire depuis trois ans d'un appartement de 70 m<sup>2</sup> ; il est aussi membre du bureau du comité de quartier Port-Marianne Sud où il est en charge des problèmes d'entretien et de nettoyage. Il vit depuis trois ans dans les travaux et « ce n'est pas fini » ; il est amer sur la gestion de ce quartier « mal entretenu, non conforme à ce qui a été vendu », selon ses dires. Ce quartier fait décor de cinéma, il y a beaucoup d'architecture tape-à-l'œil, l'argent est mis dans les façades mais peu dans le confort des acquéreurs. Le décor sans confort. De belles plantations, avec des bordures en pierre, mais les arbres ne sont jamais taillés et les feuilles mortes jamais ramassées. Il conclut : « On s'est fait avoir. Si c'était à refaire, je n'achèterais pas ici, je ne m'installerais sûrement pas ici. Les poubelles et les encombrants restent dans la rue, on a l'impression qu'il n'y a pas de concertation, pas de cohésion entre les services de l'Agglo qui s'occupent des ordures et ceux de la mairie qui sont chargés de nettoyer la voirie. Autour du parc, il y a des zones où les travaux n'en finissent pas ; depuis trois ans, ça commence, ça s'arrête... Des blocs de pierre ont été abandonnés définitivement par les entreprises. Le miroir d'eau : une fontaine en dysfonctionnement permanent, le carrelage autour du bassin n'est pas fini. Cet été, on a constaté une prolifération d'algues, les gens viennent s'y baigner, on écrit que c'est interdit, mais personne n'est là pour contrôler. Qu'ils traitent au moins l'eau, ça sent mauvais ! La fameuse œuvre d'art Tolérance, installée en contrebas dans un renforcement de terrain, est peu visible, mal mise en valeur. Elle trône dans un espace vert qui est à moitié arrosé l'été. C'est un bassin de rétention ; on fait joli sur le bassin d'eau, et le parc, 30 mètres plus loin, est à l'abandon. Il a été tondu une fois en trois ans juste avant l'inauguration du miroir d'eau. Les commerces ferment les uns après les autres, et il y a le problème du parking. Le Mantilla va ouvrir, il devait y avoir 1 200 places de parking, mais il n'y en aura que 400 pour le public. On paye très cher des appartements – entre 3 500 € et 5 000 € le mètre carré –, et c'est très décevant par rapport aux belles images que l'on nous a vendues sur plaquettes. Nous nous retrouvons entourés par ACM, Hérault Habitat, les uns à côté des autres sans que l'on nous ait prévenus ; il faut bien qu'il y ait de la mixité sociale, mais là nous sommes entassés les uns sur les autres... C'est autour de ces bâtiments qu'il y a le plus d'incivilités : jets de mégots par le balcon, tous les jours on trouve des lits et des machines à laver dans la rue, des excréments de chiens. On se demande où passe la collecte de notre taxe d'ordures ménagères. Sur les plaquettes, les promoteurs montraient des parcs bien entretenus, des commerces occupés, des trucs sympas qui donnent envie d'acheter et puis derrière, ce n'est pas cela. Je pense que c'est la SERM qui ne va pas au bout de la démarche. »

Un peu plus loin, nous avons rencontré Aurélie, 29 ans, qui vient d'acheter un appartement Nouvelle Ligne, immeuble signé Bouygues. Elle promenait un petit bébé dans une poussette, son appartement surplombe le camp de Roms (à 80 mètres, il y a un campement de gens du voyage). Elle s'inquiète aussi : « Dans ce quartier, il faut être toujours sur ses gardes. Dernièrement, des Roms ou des gens du voyage se sont glissés dans le parking avant qu'il ne se referme et ont fracturé des voitures. L'école Chengdu inaugurée récemment vient d'être cambriolée.

*C'est un environnement compliqué, il y a des gens qui ont acheté pour être tranquilles, or face à l'insécurité, certains parlent déjà de déménager. C'est dommage que la mairie ou la préfecture ne fassent rien. »*

## Un concert de lamentations

Le commerce déprime aussi, un tiers des enseignes est fermé sur l'avenue de la Mer. Dans l'immeuble Première Ligne Bouygues, cinq emplacements sur huit ne sont pas loués depuis deux ans. Avenue du Mondial, le moulin d'Autan a été ouvert trois fois en deux ans et trois fois liquidé. Trois restaurants ont dernièrement déposé le

bilan : la pizzeria le long du Lez, le resto argentin, un resto de sushis... Non loin du bassin, une commerçante, Valérie, 35 ans, ronge son frein : « Je suis là depuis trois ans et demi, je me suis installée ici car je pensais que ça allait être un quartier emblématique, vivant. Avant, j'étais cadre dans un groupe de restauration. Au bout de trois ans, c'est la misère ! Le loyer est hors de prix. Les locaux ont été vendus très cher. S'il n'y avait que ça, cela irait, on se fait assommer de partout. La CFE est indexée sur la valeur locative, qui date des années 1982. Je paye 4 000 € de CFE. Une copine du nord de la France qui a une boutique de même superficie que moi paye 300 € ; il y a eu un hold-up sur la CFE à Montpellier. Il n'y a pas de bonnes nouvelles. Rien n'est fait pour aider les petites entreprises, j'ai demandé à la mairie deux places en arrêt minute commerce. Lorsque j'ai signé le bail, on m'avait dit qu'il y aurait des places en épi gratuites. Depuis la semaine dernière, toutes les places sont payantes. Aujourd'hui, les gens passent et ne peuvent pas s'arrêter. Je suis inquiète. Les cotisations retraite du RSI ont doublé. Les retraites de certains, il ne faut pas y toucher. J'ai demandé si j'avais droit au RSA car depuis trois ans je n'arrive pas à me sortir un salaire. Je n'ai droit à rien car j'ai une salariée. On ne favorise pas l'activité. Je suis écœurée. »

## Le FISE ce n'est plus possible !

Gilles Arnaud, 43 ans, deux enfants en primaire. Chef d'entreprise, installé à Port-Marianne depuis dix ans : « Nous avons acheté ici parce que nous aimons ce quartier, nous sommes proches de la mer et proches du centre-ville avec le tram. J'ai vu l'évolution du quartier. Richter, la Lironde, Port-Marianne, on est toujours allé vers le haut, en termes de cohésion sociale, d'aménagements, de plai-

*sir de vivre, d'entretien. Depuis six ans, on sent que, dans le quartier, il n'y a plus d'ambition, que c'est un quartier uniquement pour le fric, exclusivement géré par la SERM. Elle vend du terrain acquis à bas prix après expropriation à des prix prohibitifs. C'est le fric pour le fric. C'est sale, il n'y a plus une pelouse qui tienne la route, il n'y a plus une animation qui ait du sens. Le FISE, ce n'est plus possible de faire un événement de cette taille dans un quartier hyperurbanisé, mettre des sonos à fond sur huit jours, faire venir des bulldozers tous les jours un mois avant et un mois après. Il y a des camions qui apportent de la terre entre 21 heures et 2 heures du matin, ensuite c'est le ballet des pelleteuses, suivi de celui des semi-remorques qui*

*apportent les estrades pour cinq jours de beuveries. Pendant deux mois, le quartier est joli de mars à mai, puis pendant dix mois, c'est un champ de mines au milieu du quartier. C'est mercantile au possible. On ne garde que les belles images, on cachera les voitures de pompiers qui viennent ramasser les jeunes avec une jambe abîmée, les viols la nuit ; tous les soirs, il y a 200 jeunes de moins de 15 ans bourrés. L'année dernière, la police municipale débordée avait décidé de se mettre en grève parce qu'ils en avaient marre de passer pour des couillons qui n'arrivent pas à gérer un événement de 50 000 personnes dans un quartier urbanisé très mal encadré. » Gilles reproche à la Ville son manque de réflexion sur la gestion du quartier. « Lors du FISE, pendant une semaine, on ne dort pas la nuit. Le mois suivant arrive la Fête de la musique sur la place encaissée entre les immeubles. Il y avait 4 DJ, 3 000 jeunes qui faisaient la fête jusqu'à 3 heures du matin. Mes escaliers en tremblent encore. »*

Le quartier de Port-Marianne, cité en exemple par les politiques locaux, rêve urbanistique de Georges Frêche, est en passe de devenir un cauchemar de béton. Cinquante ans après, il risque de connaître le sort de la Pailla-

de. Les intérêts des promoteurs, la politique erratique de la SERM, qui se soucie uniquement de bétonner, ont induit un échec urbanistique. Qu'il est trop tard pour modifier. Car la machine s'est emballée. Et les nouveaux habitants qui ont été pris au piège risquent de trouver uniquement le salut dans la fuite. Un comble...

Tristan Cuche